

Le sac rouge

Sándor Olivér Murányi

Numéro 157, printemps 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Murányi, S. O. (2018). Le sac rouge. *Moebius*, (157), 11–14.

LE SAC ROUGE

Sándor Olivér Murányi

C'est pour quoi? – demande la vendeuse. Pour le gros gibier. Elle me regarde d'un air surpris. Je prends congé, place les cinq kilos de maïs dans le coffre du 4x4 et me mets en route. J'ai découvert l'ours à une vingtaine de minutes du village, pas très loin dans la forêt. Il est encore là, lové dans un tronc d'arbre épais. Le bruit des voitures filant à grande vitesse ne l'incommode pas. Je ne l'ai jamais vu, pourtant, je sais qu'il est là. Hier, à l'entrée de la grotte, j'ai aperçu ses traces dans la neige de février fraîchement tombée. Savoir que j'agis au péril de ma vie me rend nerveux et, pourtant, je grimpe cette colline à pas lents. Comme je m'approche, mon cœur bat plus fort. Au bout de quelque temps, l'arbre apparaît avec la tanière en dessous. Je m'arrête, dépose par terre le sac de maïs. Comme je guette l'endroit à travers une lunette, tout d'un coup, une pensée traverse mon esprit: je dois disperser la nourriture. La soirée approche et la forêt se ranimera bientôt. Si je m'attarde, je me mets en péril. Je marche sans faire de bruit. Trente mètres me séparent de la tanière. Puis dix. Je prends le fond du sac en plastique et je le lance en l'air pour que les graines de maïs tombent devant l'entrée. J'entends alors un bruit sourd.

La vendeuse a peut-être mis la nourriture en deux sacs dont l'un est maintenant resté vide dans ma main tandis que l'autre, plein de maïs, a touché terre devant la bouche de la grotte. Cela n'empêche pas l'animal de le manger mais je ne peux pas prendre une photo, car la laideur du sac rouge saute aux yeux. Que faire? Aller le saisir pour en secouer le maïs serait de la pure folie. Je serais si près de l'animal qu'il se précipiterait sur moi et me tuerait sans doute. Ou peut-être pas? – suis-je en train de penser, sentant l'effroi monter en moi. Je sais déjà: le but du jeu est ma propre peur. Si je n'arrive pas à la vaincre, je suis perdu. Mon estomac frémit de crainte. Je me serre les dents et me dirige vers l'arbre. Il y a tout au plus un mètre entre le sac et la tanière de l'animal. J'avance, mais quand il ne me reste que trois mètres à franchir, je reviens sur mes pas. Pourtant, le sac ne me laisse pas tranquille.

Ne sois pas idiot! C'est du suicide! Tu sais bien ce qui t'attend si tu essaies quand même! Tu te précipiteras vers la mort, l'ours ne sera qu'un outil! – s'écrie une voix en moi à laquelle répond une autre: Tu as donc tellement peur de faire les derniers pas? Tu es incapable de maîtriser ton angoisse? Pourquoi la bête te sauterait-elle à la gorge? Peut-être qu'elle sautera, peut-être pas – je murmure à moi-même. Je piétine sur place, puis me dirige à nouveau vers la tanière. Mais cette fois encore, en m'en approchant, la peur me coupe les jambes. Tu t'avoues vaincu alors qu'il ne reste que trois mètres? – je me réprimande. Commence alors un pèlerinage entre l'arbre et l'endroit d'où j'ai lancé le sac. Si quelqu'un me voyait et filmait cette scène, on m'enfermerait dans un asile d'aliénés. D'ailleurs, on aurait raison. Trente-troisième gaffe! – je compte les essais manqués, puis me dirige vers la grotte pour la trente-quatrième fois, mais en vain. Je ne vois pas le temps passer. Le vent

commence à faire frémir le sac. Je ne lâche pas prise, mais je ne me sens pas assez de courage pour aller jusqu'à l'entrée. Je mange un petit bout de quelque chose pour y puiser de la force peut-être et j'irai ramasser le sac ensuite – me dis-je au soixante-dix-septième essai manqué. Je dévale la colline jusqu'au restaurant d'à côté. J'ai des crampes à l'estomac, je suis incapable d'avaler quoi que ce soit. D'autres fois, tu avalerais la mer et les poissons. Qu'est-ce qui s'est passé? – sourit la serveuse. Je bois mon café instantané sans mot dire et je pars. Je suis fâché contre moi-même. Non, je suis enragé. Je me remets en marche reprenant le raidillon, suivant mes propres traces et j'aperçois le sac. Sa poignée frétille dans le vent comme la cape rouge du toréador que l'ours semble tenir pour moi cette fois-ci. Soixante-dix-sept! – je murmure en chuintant. Et quelque chose se rompt en moi. Je n'entends plus les voix intérieures. Un silence recouvre tout et je vois les traces de mes pieds... impossible de les retenir. Je ressens une tranquillité étrange. Le calme de la mort? Je sais bien que je ne peux pas revenir sur mes pas. Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. Je me surprends accroupi à l'entrée de la tanière. Je tends le bras pour atteindre le sac. Tandis que je le sens entre mes mains, je ferme les yeux pour ne pas voir l'ours foncer sur moi. Je tâte l'ouverture du sac et répands le maïs par terre. J'entends les graines tomber dans la tanière par l'ouverture dans le tronc de pin. J'attends le rugissement, que les pattes arrachent ma tête. Quand je rouvre les yeux, je vois le bout du museau de l'ours devant moi, renflant en l'air. Ça doit être une bête énorme! Mes jambes se dérobaient sous moi, mais je ne lâche pas le sac. Je tombe agenouillé puis, tout d'un coup, la force revient dans mes muscles. Je commence à reculer pour regagner peu à peu mon point de départ à dix mètres.

Bien qu'il semble prendre des décennies, le museau de l'ours est plus loin. Les narines se dressent dans un angle de quarante-cinq degrés. Elles se dilatent et se referment tour à tour. C'est tout ce que je vois, mais cela suffit pour que je puisse en venir à la conclusion que plus rien ne dépend de moi. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, dix, dix. Je me relève, tenant le sac à la main. Je recule encore pour ne pas perdre de vue la tanière, puis, à une cinquantaine de mètres, je me retourne, et tout à coup, la forêt se remplit de sons à nouveau. J'entends le sifflement du vent. J'entends le bruit d'un camion qui passe. J'entends les bûcherons se crier les uns aux autres. Et ma tête est encore sur mes épaules. Et j'entends ! Je descends jusqu'à la voiture, ouvre la porte et m'allonge sur la banquette arrière pour retrouver mes forces avant de retourner à la maison. Entre-temps, la nuit tombe. Les immenses pins, comme des frères mineurs vêtus de noir, forment une masse autour de moi dans la neige blanche. Je démarre la voiture et prends la route. Je pense en conduisant qu'en cherchant l'ours, je cherchais l'homme en moi-même. L'homme capable de surmonter ses craintes. Une fois à la maison, je mets le sac sur mon étagère, à côté de la statue de Diogène.

(Traduction en français de Károly Sándor Pallai)